

EDMOND P. ROY

VICTOR D'ABOVILLE

ET L'ÎLE DES PASSE-MURAILLES

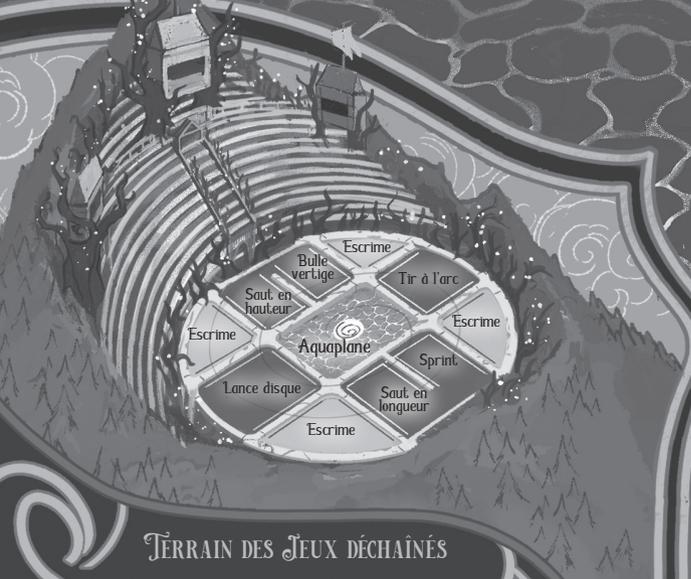
① Les Jeux déchaînés



Gulf stream éditeur



L'ÎLE DES PASSE-MURAILLES



VICTOR D'ABOVILLE
ET L'ÎLE DES PASSE-MURAILLES



Direction des publications : Stéphanie Baronchelli, Jérôme Bernez-Binder
Direction artistique : Tiphaine Rautureau
Suivi éditorial et maquette : Romain Allais
Correction : Karen Aguinet
Typographies : Victorian Decade – Fontsgood ; Fabula – Geneva

www.gulfstream.fr

Illustré par JÉRISTAN BRARD

© Gulf stream éditeur, Nantes, 2024
ISBN : 978-2-38349-302-0

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

EDMOND P. ROY

VICTOR D'ABOVILLE
ET L'ÎLE DES PASSE-MURAILLES

1

Les Jeux déchaînés

Gulf stream éditeur

*À mon père, privé d'enfance,
qui a su m'en offrir une...*



Quand le jeune Victor d'Aboville ouvrit les yeux, il eut de suite une sensation étrange, comme si quelque chose avait changé en lui. Sa petite sieste sur les toilettes de l'école l'avait certes requinqué, mais il se sentait surtout... différent. Il attrapa du papier et, au moment de s'essuyer, s'immobilisa. Pas de doute, il était assis sur une cuvette de taille ridicule. À moins que... À moins que ça ne soit lui qui ait grandi d'un coup pendant son sommeil ! Sinon à qui appartiendraient ces grandes jambes et ces bras musclés ? Et pourquoi ses vêtements seraient-ils devenus trop petits ?!

Pris de panique, Victor se précipita hors des W.-C. et s'affala sur le sol carrelé des vieux sanitaires. Gêné par son pantalon étriqué, il s'agrippa au lavabo, aperçut son sac de billes scotché derrière le siphon – c'était donc là que ce crétin de Kevin l'avait planqué ! – puis se hissa jusqu'au miroir. Dans son reflet, le regard ténébreux d'un mannequin de magazine le dévisageait. Victor se toucha la joue, prêt à se pincer, puis renonça, certain d'être en train de rêver. Il ferma les yeux, savoura l'instant et,



rempli d'une joie confiante, poussa sa figure sur le côté. Clic !

Un nouveau visage apparut, cette fois celui d'un homme âgé. Plus de doute, Victor se trouvait dans le corps du super-héros *Big Clem Multifaces* !!

Se débarrassant de ses vêtements riquiqui, il découvrit l'emblématique combinaison jaune et noir, mise en relief par les abdominaux d'athlète qui avaient eu la bonne idée de remplacer son bidon d'enfant. Jubilation ! Interrompue par des cris affolés provenant de la cour de récréation. Il chercha aussitôt un visage de circonstance, passa *Big Clem Tête de clown* et *Big Clem Tête de serpent*, puis opta pour *Big Clem Masque de diamants*.

Les enfants de l'école s'étaient regroupés sous le préau, terrifiés par le professeur Rackelboom, un vilain à trogne de chien qui faisait cinq mètres de haut. Il tenait dans sa main la maîtresse de CM1, madame Laclos, et semblait bien décidé à lui ôter la tête comme s'il s'agissait d'un bouchon de champagne. Devenu *Big Vic*, Victor réprima une pensée indigne d'un super-héros – madame Laclos serait-elle moins sévère sans sa tête ? –, puis envisagea un sauvetage.

Il escalada le mur de son école aux allures de mairie républicaine et, arrivé sur le toit, décrocha la cloche en bronze. Celle-ci était très lourde et *Big Vic* dut contracter fort ses biceps saillants pour la libérer de son joug. Sous les regards admiratifs de tous les élèves – grand Kevin compris –, il la lança ensuite sur la tête du professeur Rackelboom (qui ne vit rien venir, trop occupé à ricaner en allongeant le cou de madame Laclos) !



La pièce-invitation

Big Vic allait bondir pour lui sonner la cloche à coups de masque de diamants quand, au moment de réaliser le petit saut de dix mètres qui le séparait de son acte héroïque, il se figea, fasciné par le vide.

Le vertige. Même dans ce corps de super-héros, Victor avait le vertige.

Quelle poisse ! Et plus il essayait d'oublier sa peur, plus elle l'obnubilait. Pour se calmer, *Big Vic* inspira profondément et ferma ses paupières couvertes de poussière de diamant. Ignorant les cris d'espoir qui peu à peu se transformaient en clameur déçue, il tenta de se concentrer sur le formidable bruit que donnerait la rencontre de son masque avec la tête enclochée de Rachelboom. Il rouvrit les yeux, résolu, quand soudain...

Big déception.

La sonnerie de l'école le réveilla en annonçant la fin de la récréation.

Assis sur la cuvette des toilettes, Victor sortit de son sommeil en sursaut. Dépité, il s'étira en grattant son ventre grassouillet. Ce rêve semblait si réel... Il passait souvent ses récréations sur un W.-C., mais c'était la première fois qu'il s'était endormi. Le corps endolori, il s'approcha des lavabos et soupira en se voyant tel qu'il était vraiment. Du haut de ses onze ans, le petit Victor d'Aboville était mal dans sa peau. Pour le dire simplement, il se détestait, et de longue date puisque sa mère était morte en le faisant naître. Était-il déjà trop rond ? Il pensait en tout cas que c'était pour le punir que la vie lui avait infligé Véronique, sa « tyrannique » tante, pour substitut maternel. Et s'il se trouvait parfois une bonne âme pour remarquer



l'harmonie de ses traits, son corps lui semblait surtout posséder toutes les tares.

D'abord il avait une mauvaise vue, myopie façon taupe vieillissante corrigée par des lunettes d'un autre temps. Ensuite il était de petite taille. Encore que là, il aurait pu rentrer dans la norme s'il n'avait été sans cesse comparé à son frère aîné Abel, lequel était unanimement jugé grand, beau et fort.

Victor, lui, était ventru. À croire qu'il ne poussait qu'au niveau de la sous-ventrière. Pourtant il la buvait, la soupe censée faire grandir ! Sauf qu'en général il ne s'arrêtait pas là. C'est simple, il avait un appétit d'adulte. Voire d'un adulte en pleine croissance. Et comble de la honte, son transit paresseux lui faisait délivrer des « grosses commissions » de nature à vous boucher n'importe quel W.-C. Son affection pour les toilettes de l'école venait de là, elles étaient idéales pour lui éviter les foudres moqueuses de sa tante.

Niveau style vestimentaire, ce n'était guère mieux. Véronique mettait un point d'honneur à assortir les lunettes démodées de son neveu avec des habits venus tout droit de sa propre enfance.

— C'est important le recyclage, affirmait-elle, d'autant qu'avec le temps un habit finit toujours par revenir à la mode...

Pour couronner ce look, Victor disposait d'une nature capillaire décevante. Ses cheveux étaient certes fournis, mais d'une finesse telle qu'ils se déposaient platement sur son crâne. Rajoutez à cela l'assaut mensuel de Véronique qui, à coups de ciseaux rageurs, s'évertuait à démontrer l'inutilité des coiffeurs, et vous obteniez une coupe



La pièce-invitation

irrégulière façon serpillaire qui s'aggravait plus ou moins au gré du vent.

Par ailleurs, si on remarquait l'eczéma galopant qui poussait Victor à se mettre à sang le derrière des genoux et l'intérieur des bras, on comprenait pourquoi le jeune garçon préférait de loin sa vie onirique à sa vie réelle.

Triste de laisser *Big Vic* derrière lui, Victor allait rejoindre sa classe lorsqu'un doute le saisit : et si son sac de billes se trouvait réellement sous le lavabo ? Victor faillit repousser cette idée stupide, mais passa tout de même la main sous l'évier. Il s'immobilisa. Le grand Kevin avait bel et bien scotché son sac derrière le siphon !

Bon sang ! Ce rêve prémonitoire était-il le signe d'un super-pouvoir naissant ou juste une farce qui allait une nouvelle fois mal tourner pour lui ? Une autre surprise interrompit sa réflexion : au milieu de ses billes luisait une pièce de la taille d'un quadruple louis d'or !

— Pourquoi ce crétin de Kevin a mis cette pièce dans mes...

Il se tut. Sur l'une des faces, son propre visage était gravé. Et pour éviter toute équivoque, sa bouille était cerclée d'une phrase : *Victor d'Aboville, invité des 196^{es} Jeux déchainés.*

Incroyable ! Cette pièce n'appartenait donc pas à Kevin, mais à lui, le petit gros pas musclé qui se retrouvait convié à la célèbre compétition ! Victor ne connaissait pas grand-chose à ces sortes de Jeux olympiques pour enfants car il n'aimait pas le sport. En revanche il était flatté, car tous les parents rêvaient d'envoyer leurs gamins passer l'été dans la Colonie Fantastique qui préparait aux Jeux déchainés. Les gosses en revenaient « tous, toujours,



enthousiastes » et devenaient, paraît-il, des êtres à part. Malheureusement on ne choisissait pas, on était invité... ou pas.

Victor n'eut pas le temps d'examiner le verso de la pièce-invitation. L'ombre du directeur, monsieur Rackelboom, surgit derrière lui.

— D'Aboville, qu'avez-vous dans les mains ? aboya-t-il.

Le directeur ne mesurait plus cinq mètres de haut, mais sa tête faisait encore penser à un boxer fatigué.

— Des billes, monsieur.

Le directeur tendit sa main dans laquelle Victor dut, à regret, déposer son petit sac. Retroussant son nez comme s'il avait flairé l'entourloupe, Rackelboom désigna la main cachée de Victor.

— Mais... monsieur ! supplia-t-il.

Un grognement suffit à clore le débat. Le jeune élève plongea son poing dans le sachet et y glissa discrètement la pièce.

— Je vais compter vos billes, d'Aboville, et pour chacune vous aurez une minute de récréation en moins.

Victor était outré, mais savait d'expérience que se taire était encore la meilleure défense.

— Maintenant en classe ! explosa Rackelboom.

En quittant les sanitaires, Victor cliqua machinalement sur son visage pour faire apparaître *Big Clem Tête de tueur*, mais cette fois rien ne se passa.

Sur le chemin du retour, Victor, chargé d'un cartable trop lourd, ruminait. Il pressentait que cette journée n'avait pas livré toutes ses contrariétés. Si Rackelboom ne lui avait pas pris sa pièce, il aurait pu intéresser son



frère Abel. Cet éminent sportif l'aurait pour une fois considéré, ne serait-ce que pour comprendre la raison de sa sélection. Mais sans elle, il passerait juste pour un menteur et devrait se résigner à faire signer le mot que le directeur avait scribouillé dans son carnet de liaison. Au final, c'était lui qui allait se faire sonner les cloches !

Alors qu'il dévalait le talus menant à la voie de chemin de fer abandonnée, Victor poussa son cri de guerre. Sur ces rails, il était dans son monde et cessait de se contenir. Il attrapa l'épée-bâton planquée contre une traverse en bois puis, en équilibre sur un rail, commença un combat contre des ennemis imaginaires. Malgré son léger embonpoint, le jeune garçon était vif et ses attaques précises. Il avait d'ailleurs fait partie d'un club d'escrime avant que sa tante ne décrète que c'était une perte de temps.

— Qui c'est qui joue encore tout seul ? Le débilos...

Grand Kevin, visage nordique parsemé d'acné, observait Victor depuis le pont, accompagné par son pote Mo, un dur au regard sournois.

Victor s'immobilisa et hésita entre fuir ou se défendre. Au fond, pourquoi ne pas menacer Kevin avec son bâton à la pointe aiguisée comme un poignard ? En voyant l'adolescent venir vers lui d'un pas décontracté, Victor sut que c'était à cause de la peur. Ses jambes devenues molles ne lui permettaient même pas la fuite et, quand son persécuteur se pencha à son oreille, elles faillirent ne plus le soutenir.

— Alors p'tit gros, on a retrouvé ses billes ?

Victor avala sa salive avant de bredouiller que le dirlo était le seul coupable et qu'il n'avait aucune bille sur lui.



— Et dans tes poches de p'tit gros, t'as quoi ? Un canif ? Un goûter écrasé ? demanda-t-il en mâchouillant son éternel chewing-gum.

— Rien ! J'ai rien du tout !

Kevin jeta un regard entendu à son acolyte resté en arrière pour faire le guet. Celui-ci s'approcha et l'aida à pendre Victor par les pieds en le secouant comme un sac de patates.

— Y a quoi là-dedans ? beugla Kevin.

Quelque chose tomba du pantalon de Victor, un objet que le jeune garçon eut le temps de reconnaître avant que ses agresseurs ne le laissent se fracasser contre le sol. Frottant sa nuque douloureuse, il observa Kevin lorgner la pièce-invitation. Le mystérieux faire-part était réapparu !

— Victor d'Aboville, invité des Jeux déchaînés ? Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?!

Aussi sec, Mo chopa Victor par une oreille et le releva vers son chef.

— Tu t'es fait faire cette pièce, c'est ça ?

Sans attendre de réponse, Kevin empoigna les bourrelets de son ventre.

— Parce que ça serait cap' d'aller aux Jeux, ça ?

— Laisse-moi ! explosa Victor.

Amusé, Kevin fit signe à Mo de le lâcher.

— Tu veux te battre, p'tit gros ?

Victor trembla, jeta un regard d'espoir vers l'épée-bâton qui gisait par terre, puis, comme un chat agressé, cracha au visage de Kevin.

Qui, de ce dernier ou de Victor, fut le plus surpris ? Difficile à dire. Ce qui est sûr, c'est qu'une fois l'étonnement



passé, Victor n'eut pas le temps de sortir ses griffes. Kevin lui sauta dessus et, après avoir éjecté ses lunettes, lui fit bouffer la fameuse tarte aux phalanges dont il avait la spécialité.

Un cri interrompit le règlement de compte. Dans le contre-jour, Victor reconnut la vaillante silhouette de son frère Abel.

— Tu le lâches ! hurla celui-ci. Maintenant !

Kevin hésita, mais voyant Abel sauter du pont comme un ninja, il reprit la pièce et s'enfuit en jurant à Victor qu'il ne perdait rien pour attendre. Le beau et grand Abel s'approcha, regard sévère et démarche féline. Victor songea une nouvelle fois combien la vie serait belle s'il était son frère...

— Tu dois te défendre, lâcha-t-il. Plus tu as peur, plus ces mecs-là le sentent. Laisse sortir ta rage !

Victor acquiesça en massant sa mâchoire douloureuse et en regrettant de ne pas être un garçon plus enragé.

— Allez, viens, soupira Abel.

Victor endossa son cartable trop grand et suivit son aîné le long de la voie ferrée.

— Véro veut qu'on achète du pain. Passe à la boulangerie, moi je dois aller voir Louna, dit-il l'air préoccupé.

Louna était la petite amie d'Abel. Victor ne l'aimait pas car, s'il trouvait le couple physiquement assorti, il savait Louna menteuse cinq étoiles. Le jeune garçon avait en effet la particularité de percevoir le mensonge chez les gens. Dès que quelqu'un ne faisait pas ce qu'il disait ou n'était pas ce qu'il prétendait être, Victor le sentait. Et comme la plupart des gens mentent, il pensait qu'on se moquait sans cesse de lui.



— Tu aimerais y aller, toi, aux Jeux déchainés ?

Abel s'arrêta de marcher et considéra son frère.

— T'es con ou quoi ?

Victor n'affirma rien et se contenta d'afficher une moue dubitative.

— Pourquoi tu crois que j'ai raté mes exams l'an passé ? Parce que tout mon esprit était focalisé pour trouver une pièce-invitation.

Victor se souvenait de l'esclandre provoqué par les mauvais résultats scolaires d'Abel, une première ! Mais à vrai dire il en ignorait les raisons et savait que ça n'avait pas duré.

— J'ai toujours cru qu'un mec comme moi serait invité. Mais j'ai perdu mon temps. Comme quoi, ils doivent être hyper *select*...

Victor approuva tandis qu'une véritable tempête avait lieu dans son cerveau. Son frère, ce demi-dieu, rêvait d'être invité et ne l'était pas. Et lui, petit crapaud potelé, aurait été choisi ?!

Sauf que maintenant c'était l'horrible Kevin qui avait l'invitation. Victor aurait presque été capable de prendre son épée-bâton pour aller la récupérer, mais son élan fut stoppé par la pièce que lui lança Abel.

— Tu prends une baguette, et cette fois t'achètes pas de bonbon.

Victor fixa la banale pièce de deux euros, puis son frère qui remontait le talus en deux enjambées.

— À tout', lui lança-t-il avec un sourire admiratif.

Une baguette chaude sous le bras, Victor s'approchait de la petite gare transformée en habitation par son



arrière-grand-père. Il pensait si fort à la saveur de la mie tiède et au bruit que ferait la croûte sous ses dents que seule la crainte de Véronique l'empêchait de croquer dedans. Et il fit bien. À peine eut-il franchi la porte de la véranda, située sur l'ancien quai de gare, que sa tante lui tomba dessus, ébouriffant ses cheveux d'une main et récupérant la baguette de l'autre.

Quand on voyait Véronique, on avait peine à imaginer qu'elle soit la sœur de Pierre, le père de Victor. Leur seul point commun semblait être un goût immodéré pour la culture. Pierre était auteur-réalisateur, tandis que Véronique sévissait comme professeur d'arts plastiques. Pauvres enfants, il paraît qu'un silence propice à la création régnait toujours dans ses cours...

— Vous dînez dans votre chambre, Victor.

Son vouvoiement était censé marquer la distance et inculquer le respect à ces « êtres en devenir » qu'étaient pour elle les enfants.

— Nous recevons une personne importante pour votre père.

Victor reniflait une dernière fois les effluves du pain quand Véronique déploya son bras gigantesque. À son bout, une main de la taille d'un disque vinyle frétillait d'impatience. Le jeune garçon contempla un instant cette pogne d'agricultrice, puis lui confia la monnaie de la boulangère. Deux piécettes rebondirent dans la paume de sa tante et une pièce dorée s'y figea sur la tranche. Victor retint un cri. Avant que Véronique ne fasse négligemment glisser les pièces dans son soutien-gorge porte-monnaie, il eut le temps d'apercevoir la fameuse pièce-invitation !



VICTOR D'ABOVILLE

ET L'ÎLE DES PASSE-MURAILLES

Comment était-elle arrivée dans son sac de billes, puis dans sa poche de pantalon, avant de se retrouver dans la monnaie de la boulangère ? Mystère. Ce que Victor savait en revanche, c'est qu'il ne serait pas facile de l'extirper de là où elle se trouvait à présent...



Pierre était un homme doux et rêveur qui doutait de tout, et surtout de lui. La plus belle chose qu'il ait vécue fut son histoire d'amour avec Laura d'Aboville, la mère d'Abel et de Victor. Elle fut une comédienne à la beauté intemporelle capable d'exprimer n'importe quelle nuance émotionnelle. C'est avec elle, comme actrice unique, que Pierre réalisa un film qui reçut à Hollywood l'oscar du meilleur court-métrage. Le bonheur fut hélas de courte durée. Laura mourut en couches et Pierre ne se remit jamais de son chagrin. En homme faible, il se laissa envahir par sa sœur aînée, Véronique, une vieille fille acerbe et critique dont le seul talent était de pouvoir faire revivre Laura, son « amie » d'enfance, le temps d'un souvenir. Victor sentait que ces évocations étaient fausses et qu'elle détestait Laura, son ennemie d'enfance. Mais Pierre l'ignorait et avait été soulagé que sa sœur vienne l'aider à élever ses enfants, surtout le petit dernier qui n'avait pas eu la chance de connaître sa maman.

Quand Pierre entendit des grattements à la porte de son minuscule bureau situé sous le toit, il sourit. C'était



le code. Victor, son amour d'amour de fils, rentrait de l'école. Le garçon ne voulait pas le déranger car il savait que Véronique ne lui laissait que trente minutes par jour pour écrire ses « sornettes d'histoires ». Aucun de ses scénarios rocambolesques n'ayant été acheté depuis dix ans, elle veillait à ce qu'il emploie son temps à des choses utiles, productives et rentables. Après tout, n'avait-elle pas « lâché sa vie trépidante de célibataire pour sauver son dépressif de frère » ?

Ne lui faisait-elle pas également une fleur en gérant sa carrière ?

— Un réalisateur encensé à Hollywood, ça se monnaie ! affirmait-elle en lui rabattant tous les clients potentiels de la région.

Et c'est ainsi que cette manipulatrice ambitieuse s'était peu à peu imposée dans la maison familiale et que Pierre passait sa vie à faire des films inutiles sur des entreprises ennuyeuses. Les assurances Caduc voulaient se refaire une image ? Pierre d'Aboville s'en chargeait. La boucherie Sanzot voulait combattre le végétarisme ? Pierre d'Aboville, qui ne digérait pas la viande, s'y collait...

En réponse au « code », Pierre gratta le dessus de son bureau et la porte s'ouvrit sur Victor, qui se jeta dans ses bras pour le couvrir des baisers humides dont il avait le secret.

— Tu piques.

— Toi aussi, plaisanta Pierre en essuyant sa joue.

Le jeune garçon sortit le carnet de liaison de son cartable.

— Rackelboom m'a encore saqué, et il veut vos deux signatures...



Pierre lut rapidement le mot, le signa, puis ajouta, complice : *sa tante est en déplacement*.

Les yeux brillants de reconnaissance, Victor relançait une attaque de bisous baveux quand des bruits menaçants l'interrompirent. À travers la porte, on entendait Véronique jurer tandis que ses pieds heurtaient les marches de l'escalier.

Victor eut à peine le temps de ranger son carnet de correspondance que la porte s'ouvrit dans un fracas.

— Les Lemaire ont annulé !

Victor décela une lueur de soulagement dans les yeux de son père, mais celui-ci se força à jouer la déception.

— Oh !

— Je n'ai pas fait du homard grillé pour rien. Trouve-moi des convives.

Pierre fit des yeux ronds.

— Mais... il est trop tard pour...

Véronique le coupa en regardant sa montre.

— Tu as une heure, sois efficace pour une fois. Et ne me ramène pas tes amis sans-le-sou !

Alors qu'elle tournait les talons, Victor eut le temps d'entrevoir un petit air sadique sur son visage. Au fond, ce défi de dernière minute l'amusait. Pierre, lui, était désolé. Il n'avait eu aujourd'hui que seize minutes pour essayer d'avancer son histoire. Résigné, il referma son cahier et ouvrit le répertoire de son téléphone.

Victor l'observa faire défiler les noms en grimaçant. Il savait combien son père avait besoin de temps et de solitude. Les mondanités étaient la dernière de ses préoccupations.



— Lui non, lui non, lui, pfuf... sûrement pas... elle hors de question...

— Si tu appelais les parents de Louna ? Abel serait content et vous feriez connaissance.

Pierre considéra un instant la proposition, puis la valida d'un clin d'œil.

— Qui ne tente rien...

La table était sobrement dressée dans la salle à manger. Seul le service en cristal indiquait la tenue d'un repas d'exception. Chaque élément était sous le contrôle de Véronique, excepté un : les invités.

La maîtresse de maison trônait en bout de table avec Pierre à sa droite, l'air abattu, et Victor à sa gauche. En face, quatre couverts attendaient leurs convives. Véronique s'impatientait. Chacune de ses paluches tenait un coin de la table en merisier verni. Victor craignait que sa tante ne finisse par la soulever de colère. Même *Big Clem* n'aurait pas fait le poids face à elle !

La poitrine de sa tante l'inquiétait également. Elle ne formait plus un boudin uniforme, signe que sa propriétaire avait ôté son soutien-gorge porte-monnaie. Victor pouvait-il en profiter pour tenter de récupérer sa pièce-invitation ? La réponse vint du centre de la table.

Quatre homards s'y trouvaient et l'un d'eux semblait le fixer !

Malgré sa cuisson, sa carapace n'arborait pas le rouge-orangé des autres. Sa couleur bleue était juste délavée et ses yeux ne lâchaient pas Victor, même quand il se décalait.



La galette des princesses

— Vous avez la bougeotte, jeune homme ! s'agaça Véronique.

Victor s'immobilisa sur sa chaise et remarqua que les yeux du crustacé lui désignaient sa tante. Dans un éclair de génie, il saisit le sous-texte : le homard le suppliait de ne pas finir dans la bouche de cette femme !

Cette dernière volonté semblant pour le moins légitime, Victor envisageait mille stratégies pour la respecter quand Abel arriva enfin.

— Ça va être froid ! lâcha Véronique en tapotant la table.

Le regard noir, Abel traversa la pièce.

— Où sont les Lopez ? l'interpella sa tante d'un ton acerbe.

— Ils ne viennent pas. Louna et moi, on a rompu.

Pensant en avoir assez dit, Abel reprit son chemin vers l'escalier.

— Où croyez-vous aller, jeune homme ?

Abel se contint.

— Dans ma chambre, j'ai pas faim.

— Asseyez-vous, ordonna Véronique avec un rictus d'agacement.

— C'est bon, je viens de me faire larguer, j'ai le droit de pas...

— ASSEYEZ-VOUS !

Le homard avait fermé les yeux, Pierre commençait à glisser sous la table et Victor s'interrogeait sur la résistance des matériaux. La poigne de Véronique allait-elle ou non faire céder les coins arrondis de la table ?

— Un homme doit apprendre à se contenir quelles que soient les circonstances.



Abel fut tenté de répliquer mais, décelant un micro-tremblement dans la mâchoire torve de sa tutrice, il préféra se soumettre. Il s'assit à l'autre bout de la table en regardant avec amertume les trois places vides qui l'entouraient.

— Pierre, je constate que tu n'as encore une fois eu aucune intuition pour assurer ta mission. Nous dégusterons donc mon dîner sans invité, ce qui me contrarie. Victor, vous noterez que l'infusion de légumes qui accompagne ces homards est excellente pour votre transit. Quant à vous, Abel, soyez sûr que cette séparation est un mal pour un bien. Vous méritez mieux que cette fille mal dégrossie et aux origines incertaines.

Abel allait s'emporter quand Victor proposa :

— Puis-je faire le service ?

Véronique approuva l'initiative.

— Je gère ma vie seul, affirma Abel.

Victor tenta de refourguer à Véro un homard orange, mais celle-ci lui désigna le bleu.

— Bien sûr, on le croit toujours. Soyez cependant certain que derrière chaque grand homme se trouve une illustre femme. N'est-ce pas, Pierre ?

Accablé par la situation, Pierre opina mollement de la tête tout en continuant de glisser sous la table. On aurait dit qu'il rapetissait.

Victor eut quant à lui une suée en rapprochant le homard de l'assiette de Véronique. L'animal avait l'air de l'implorer ! Pire, il crut un instant voir *par* les yeux du homard. Une vision ronde et rougeâtre le laissa entrevoir la bouche carnassière de l'immense femme.

— Regardez votre père, que serait-il aujourd'hui si je n'encadrais pas ses activités ?



Victor secoua la tête et retrouva sa propre vision.

— Plaît-il ? s'enquit sa tante en le toisant.

Pour toute réponse, Victor profita de son léger malaise pour se laisser tomber en arrière. Ce faisant, il catapulta le homard bleu et l'expédia dans les cendres de la cheminée.

— Sombre godichon ! Mon homard bleu !!

— Je... Je suis désolé, balbutia Victor, je me suis senti mal. Tant pis pour moi, je ne mangerai pas, dit-il en ramassant la pauvre bête cendrée.

— Bien sûr que vous ne mangerez pas, ça fera du bien à vos intestins indolents !

Victor emporta le homard dans la cuisine, le passa sous l'eau, puis réfléchit à ce qu'il pouvait en faire. Il n'allait quand même pas jeter à la poubelle un homard bleu qui lui avait fait de l'œil ? L'enterrer dans le jardin étant impensable avec le chat des voisins, il le confia au congélateur en priant pour que Véronique ne tombe pas dessus.

La suite du repas se passa à peu près comme à l'accoutumée. Véronique mit en scène sa journée épique entre collègues hargneux et élèves dégénérés, tout en distribuant des piques au pauvre Victor – qui avait le malheur de lui rappeler Laura – et des conseils au prometteur Abel – qui avait la chance d'être « comme le fils qu'elle aurait pu avoir ». En pareils instants, Victor avait l'habitude de s'échapper en contemplant la fresque impressionniste peinte au mur. Elle représentait une forêt dont les arbres semblaient s'écarter devant une vieille locomotive. Victor s'imaginait souvent conduire cet engin vers quelque destination fantastique. C'était pour



préservé cette peinture signée Eugène Cervelas que le grand-père de Laura d'Aboville, alors chef de gare, avait bataillé ferme. Il était pour lui hors de question que le bâtiment abritant cette œuvre soit détruit à sa fermeture. Des années plus tard, la mairie s'était débarrassée de ce lieu encombrant en le cédant à l'irréductible chef de gare pour une somme dérisoire.

Victor s'imaginait défendre la locomotive et son trésor de pièces-invitations contre l'assaut d'une armée de zombies-Kevin, lorsque la journée reprit ses accents de bizarrerie.

Pour le dessert, Véronique avait confectionné une galette des princesses en l'honneur de ses invités initiaux, à savoir les Lemaire. Le mari était un industriel qui avait eu l'idée de lancer la galette des Rois version printemps, à la framboise, pour « toutes les jeunes filles en fleur ». Comme l'innovation prenait mal, Véronique voulait lui vendre un film promotionnel réalisé par son oscarisé de frère.

Pierre découpa les parts et Véronique en désigna une petite pour Victor.

— Tu n'as pas besoin de ça, toi, ajouta-t-elle avec un ton sarcastique.

— Voyons, Véronique, protesta Pierre. Il n'a rien mangé !

— Qu'à cela ne tienne, la maîtrise corporelle passe par la maîtrise stomacale.

Victor reluquait la généreuse part d'Abel avec d'autant plus d'envie que celui-ci se contentait de la titiller du bout de sa fourchette. Quel gâchis ! Dépité, il prit le temps de déguster sa maigre portion. Et grand bien lui en prit



car sans doute aurait-il sinon avalé la surprise qu'elle contenait. Pierre le vit sucer quelque chose et sourit pour la première fois du repas.

— Tu as la fève, mon chéri ?

— Impossible, trancha Véronique, je n'en ai pas mis.

Victor sortit pourtant de sa bouche quelque chose de brillant. Dès qu'il vit l'objet, le garçon pâlit. La pièce-invitation venait une nouvelle fois de réapparaître !

Victor jeta un œil vers sa tante. Elle avait dû trouver la pièce dans la monnaie de la boulangère et, par une logique impénétrable, avait jugé bon de s'en servir comme fève. Mais au regard mauvais qu'elle lui adressa, Victor comprit qu'il fallait chercher une autre explication. Véronique déploya son interminable bras et ouvrit sa main comme la mâchoire d'une pelleteuse.

— Faites voir.

Se demandant s'il parviendrait un jour à examiner cette pièce, Victor se résigna à l'essayer et à la placer dans la poche de sa tante.

— C'est une pièce-invitation, conclut-elle après l'avoir observée.

À cette annonce, Abel faillit s'étouffer avec la miette de galette qu'il mâchouillait. Quant à Pierre, il se redressa d'un coup et reprit sa stature d'homme.

— C'est... pour moi ? espéra Abel.

Véronique jeta un regard suspicieux à Victor puis retourna la pièce pour dévoiler à tous la bouille à lunettes gravée sur le recto.

— Visiblement non.

— Impossible ! protesta Abel. En sport il a des résultats de crevette ! C'est moi qui dois participer aux Jeux !



— Personne n'ira, articula Pierre avec une conviction insuffisante pour être entendu.

— Il y a des explications au dos, dit Véronique en plissant les yeux. Mais c'est écrit tellement petit... Je n'arrive pas à déchiffrer. Lisez, ordonna-t-elle à Victor.

Celui-ci fut heureux d'étudier enfin son invitation. Au verso de la pièce large de trois bons centimètres, des phrases circulaires formaient un escargot d'explications. Elles devenaient si petites vers le centre que seuls des yeux d'enfants pouvaient les lire.

— Ça dit qu'il faut que je suive des rails abandonnés pour me rendre à la Colonie Fantastique.

— Tu n'iras nulle part ! tonna Pierre en frappant du poing sur la table – ce qui, de mémoire de Victor, n'était arrivé qu'une fois, quand Véronique avait commencé à médire sur Laura.

Victor regarda son père sans comprendre sa réaction. Il n'eut cependant pas le temps de s'en inquiéter. Véronique lui avait déjà repris la pièce.

— Votre père a raison, vous n'irez nulle part. Celui qui va y aller, c'est Abel. Lui seul a une chance de briller.

— Ces invitations sont nominatives, je ne peux pas y aller à sa place, pesta Abel.

Véronique eut un petit sourire roublard, puis déclara :

— Notre voisin bijoutier se fera un plaisir de changer le prénom sur cette invitation. Venez avec moi.

Victor sentit une vague de contestation se soulever chez Pierre et Abel, mais la tempête Véronique eut tôt fait de l'aplanir. En trois enjambées elle était déjà dehors, une main tirant Abel par le col et l'autre enserrant la pièce-invitation.



Abdon Serré était un vieil homme solitaire, bijoutier à la retraite depuis le siècle dernier ou celui d'avant. Son costume trois pièces impeccable était aussi austère que son visage dégarni et sa seule excentricité tenait dans sa montre de gousset. Il la consultait d'ailleurs souvent, car chaque quart d'heure le tronc d'un petit soldat de plomb se redressait pour jouer *La Marseillaise* avec une trompette miniature. Monsieur Serré l'écoutait presque au garde-à-vous. Mieux valait alors éviter de le déranger. Véronique eut la chance de sonner à 21 h 04, ce qui lui laissait onze minutes pour convaincre son voisin. Maligne, elle le titilla de suite en évoquant un défi qu'aucun bijoutier actuel ne pouvait relever.

— Cette mission demande les compétences d'un homme d'expérience, affirma-t-elle.

— Les jeunes ne savent plus travailler, madame, et vous savez pourquoi ?

Véronique lui épargna son analyse sans pitié de la jeunesse.

— Parce qu'ils ne savent plus apprendre des anciens, conclut-il en vérifiant l'heure sur sa montre de gousset.

En observant le vieil homme, Victor se demanda si celui-ci ne guettait pas autre chose que l'attente du petit soldat à trompette. Il discerna de la peur.

— Pensez-vous, cher monsieur, que toutes vos années d'expérience pourraient vous permettre de modifier le prénom sur une pièce de métal ?

Abdon tiqua. Cette voisine qu'il n'aimait pas beaucoup se moquait-elle de lui ?

— Vous me dérangez à cette heure-ci pour cette brouille ?



— ... une pièce-invitation.

Le bijoutier changea aussitôt d'attitude. Il vérifia que personne ne se trouvait derrière Véronique et ses enfants puis, l'air mystérieux, leur fit signe d'entrer.

La maison d'Abdon Serré ressemblait à celle d'un antiquaire. Le plus jeune de ses meubles avait au moins cent ans et était voilé d'une couche moutonneuse de poussière. Le mur principal du salon était couvert de pendules à coucou et Victor espéra être encore là quand sonnerait la prochaine heure.

— Ne faites pas attention au désordre, j'ai congédié la femme de ménage.

— Vous avez bien fait, elles sont comme les coiffeurs, des chipe-sous ! approuva Véronique.

L'ancien bijoutier se dirigea vers le fond du séjour où se trouvait son atelier. Quand il vissa une loupe à son œil, Véronique daigna enfin desserrer sa main-mâchoire pour lui confier la précieuse pièce. Le professionnel auscultait l'objet avec un intérêt croissant.

— Hum... impressionnant... Quelles techniques ont-ils utilisées ? Ce visage gravé est du travail d'orfèvre, chère madame.

Véronique leva les yeux au ciel.

— J'en suis fort aise, mais le prénom, vous pouvez le changer ou non ?

— Patience, madame, d'ailleurs...

Abdon Serré venait de repenser à sa montre de gousset. Juste à temps. À peine l'ouvrit-il que le petit soldat se souleva et sonna le début de *La Marseillaise*. Après un instant de recueillement, le bijoutier ajouta :



— Ça aussi c'est du travail d'orfèvre, non ?

Véronique acquiesça par convenance, Abel soupira d'ennui et Victor se demanda si cette journée allait ou non bientôt finir.

— À 21 h 55 précises, je vous mets dehors, déclara Abdon comme s'il avait lu dans ses pensées.

Puis l'ancien professionnel se mit au travail en sortant pointes sèches, burins et polissoirs. Après avoir placé la pièce dans un étau feutré, il essaya différentes techniques pour polir le prénom de Victor, mais, bien vite, dut se rendre à l'évidence :

— Je ne connais pas ce métal et il me semble... résistant, TRÈS résistant. Essayons avec un mordant.

Véronique souleva un sourcil.

— Un mordant ?

— Un acide, pour mordre le métal.

Le visage gravé de Victor allait-il lui aussi recevoir de l'acide ? Inquiet, le jeune garçon observa monsieur Serré déposer une goutte liquide sur son prénom. Une réaction chimique se produisit.

— Écartez-vous, ordonna le bijoutier tandis que l'acide s'évaporait.

Abdon inspecta de nouveau la pièce avec sa loupe oculaire puis, sceptique, entreprit d'attaquer au burin la partie acidifiée. Après plusieurs tentatives, il conclut :

— Ce métal ne peut être gravé.

À cet instant, les aiguilles des coucous marquèrent vingt-deux heures et toutes les pendules sonnèrent dans un tintamarre infernal. Comment Abdon faisait-il pour vivre dans un tel bruit ?



De petits d'animaux en fer forgé sortirent des horloges. Victor dénombra un agneau, trois chats, un aiglon, un ânon, deux poulains, quatre chiots, huit poussins, un girafeau, un louveteau, deux lionceaux, un bufflon, un caneton, un chamelon, un ourson, trois porcelets et un souriceau ! Il eut soudain l'impression d'être dans la pouponnière d'un zoo plutôt que dans la maison d'un vieux monsieur.

— Bien sûr que ce métal peut être gravé, puisqu'il l'a été ! riposta Véronique, exaspérée.

— Pas avec une technique classique en tout cas, nuança Abdon, honteux de ne pas avoir assez surveillé l'heure.

Véronique reprit la pièce sans ménagement.

— Parce que vous ne connaissez rien aux techniques modernes, asséna-t-elle.

— Madame, cet objet n'a pas été gravé au laser, je vous le certifie !

Mais Véronique n'écoutait plus. Et en guise de dédommagement, elle décocha une des flèches assassines dont elle avait le secret.

— Vous savez la différence entre vous et les jeunes incapables dont vous parliez tout à l'heure ?

Elle acheva sans attendre de réponse :

— Eux ont tout l'avenir devant eux.

Véronique quitta la maison et Abdon en profita pour s'asseoir, éprouvé par cette attaque gratuite. Il avait révélé son intimité pendulaire à des étrangers et il venait de se faire traiter de vieux sénile proche du tombeau. Victor lut la tristesse dans son cœur blessé. La méchanceté intuitive de sa tante avait visé juste, c'était l'heure de sa mort prochaine qui inquiétait M. Serré.



La galette des princesses

— Ils sont beaux vos coucous, monsieur, dit-il en passant une main empathique dans le dos du vieil homme.

Abdon considéra Victor et lui accorda un petit sourire en lui tendant sa loupe oculaire.

— Tu en auras besoin pour déchiffrer ta pièce.

Victor était touché par ce cadeau inattendu, mais hésita à accepter.

— Prends, j'en ai une autre, insista Abdon.

Le jeune garçon devina que c'était faux, mais qu'il devait recevoir ce présent.

— Jamais on ne me laissera partir de toute façon. Et puis ils ont dû faire une erreur en m'envoyant cette pièce.

— Je ne connais pas vraiment ces Jeux déchaînés, petit. Mais ce dont je suis sûr, c'est que quelqu'un capable de façonner une pièce aussi parfaite ne peut pas faire une banale erreur de destinataire...